MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

48ᴱ ANNÉE

N° 190. — Juin 1910.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

2, Via Vittorino da Feltre.

ALTA-SASKATCHEWAN

Des diocèses de Saint-Albert et de Prince-Albert, on n'entend guère parler que de progrès incessants et de transformations rapides. Peut-être que nos lecteurs seraient portés à croire que l'évangélisation de ces vastes contrées a perdu toute l'âpreté des anciens jours. La lettre suivante montrera que, malgré les bienfaits de la civilisation, le missionnaire reste toujours exposé à bien des périls, des privations et des souffrances.

Lettre du R. P. Forner, O. M. I., au R. P. Dozois, Vicaire Général.

Je vous écris d'Edmonton, où l'état précaire de ma santé m'a obligé de venir prendre quelque repos. L'an dernier à pareil jour — 16 janvier — j'échappais à une mort presque certaine, et depuis cette époque j'ai eu plus de travail et de fatigues, j'ai dû plus voyager que jamais peut-être auparavant.

On m'a conseillé de vous faire connaître l'accident auquel je viens de faire allusion, ainsi que la manière dont la divine Providence, toujours maternelle pour les missionnaires, m'en a tiré.

Toutefois, avant d'en venir à mon récit, je voudrais vous donner quelques indications sur les œuvres dont j'ai à m'occuper.

Le 24 octobre 1908, je laissais Fish-Creek pour m'établir dans la colonie allemande de Tramping-Lake et de Eye-Hill-Creek, appelée aujourd'hui Colonie St-Joseph. La partie Est (Tramping-Lake) dépend du diocèse de Prince-Albert, la partie ouest (Colonie St-Joseph) dépend du dio-

cèse de St-Albert. Chacune d'elles compte environ 400 familles allemandes venues de Russie ou des Etats-Unis, soit, pour l'ensemble, plus de 800 familles. La partie occidentale est, quant à l'étendue, deux fois plus grande que l'autre. Elle compte aussi plus de protestants. Le terrain y étant montagneux et rocheux, les colons sont moins empressés de s'y établir.

A mon arrivée au Tramping-Lake, deux maisons pour les missionnaires étaient construites : la première à Pascal (Sask.), à l'est du lac, près de Coblenz, sur le Grand Tronc Pacifique ; la seconde, de l'autre côté du lac, près du bureau de poste de Meno (Sask.). A Pascal résidaient les RR. PP. Krist et Schwebius ; à Meno, où, sur l'ordre du R. Père Vicaire des Missions, je me rendais auprès du R. P. Schweers, la construction était à peine terminée.

Ma tâche auprès des chers Galiciens était terminée, mais je retrouvais une nouvelle paroisse. Jusque-là le R. P. Schweers avait seul visité les quatre postes : deux situés en Alberta, deux en Saskatchewan, quoique tous du diocèse de St-Albert. Dès le 15 novembre, le Père me conduisit en ces différents postes pour m'en faire prendre connaissance, et le 4 décembre j'allai me fixer définitivement au milieu de mes gens. Notez que la maison la plus rapprochée de Meno en est distante de 35 à 40 milles, et que la plus éloignée en est séparée par environ 90 milles. Il ne fallait donc pas songer à rester ensemble, les instructions du R. Père Vicaire étant d'ailleurs de fonder une nouvelle paroisse avec presbytère. Néanmoins, il est nécessaire de voir ses frères de temps en temps, et l'une de ces visites faillit être fatale pour moi.

Le 11 janvier de l'an dernier était le jour fixé pour la réunion de tous les Pères du Tramping-Lake. On me le fit savoir de vive voix par un brave Russe. Pensant qu'il s'agissait d'une affaire d'importance, et songeant à ces réunions où le Droit Canon oblige les clercs d'intervenir, je me résignai à y prendre part, bien que la perspective

d'un voyage à cette saison de l'année et par un froid de 45-58° (Fahrenheit) au-dessous de zéro ne fût pas des plus agréables. Je me mis donc en route, pensant me rendre, par petites étapes, au lieu indiqué, tout en visitant les divers établissements.

Déjà le 4 janvier, je ne parvins à la maison qu'à 6 heures; toutefois, le danger de se perdre était moindre, grâce au clair de lune. Au jour dit, le 11 janvier, j'arrivai à Tramping-Lake, Meno, à moitié paralysé, à la suite d'un chaud et froid gagné dans une maison mal chauffée, très humide. C'est à grand'peine, tant mes membres étaient raidis, que je pus célébrer la sainte messe.

Ma surprise ne le cédait en rien à ma fatigue, quand, presque à bout de forces, j'arrive chez le P. Schweers et n'y trouve personne, pas même le P. Krist.

Il faut dire tout de suite que la réunion projetée avait pour but une visite à faire à un bien brave homme, sans doute, qui restait à 15 milles plus loin au sud; mais en y manquant on ne s'exposait pas aux foudres canoniques. La meilleure preuve, c'est que le P. Krist — bien qu'il ne fût éloigné que de 7 à 8 milles — n'avait pas cru devoir braver le froid intense qui sévissait ces jours-là et n'était pas venu. Mais lui, du moins, savait de quoi il s'agissait.

Les deux autres Pères, à plus forte raison, ne comptaient pas sur moi et venaient de partir. J'attendis deux jours; toutefois, pour arriver à celui de mes quatre postes où la messe était annoncée pour le dimanche 17 janvier, il n'était plus possible de retarder mon départ, surtout dans l'incertitude où j'étais du retour des Pères. C'était en effet mercredi, et sur les trois jours qui restaient avant le dimanche, il fallait craindre un jour de tempête, ce qui malheureusement se réalisa au delà de mes prévisions.

Le mercredi donc, j'avançai de 15 milles vers ma mission; le lendemain, jeudi — dont je garderai longtemps le souvenir — j'avais 12 milles à franchir, moitié sur un chemin tracé, les 6 autres milles à travers une prairie où l'on ne

rencontre pas de bois sur une étendue de plus de 100 milles de l'est à l'ouest. Vers 4 heures, j'arrive heureusement à mon premier poste de mission, et non sans satisfaction d'avoir traversé 6 milles sans autre indication que des bancs de neige et des ravins.

Mais, à partir de ce moment, mes déboires allaient commencer. D'abord un de mes catholiques russes sur lequel je comptais inaugurait la série en me trompant sur le chemin à suivre. C'est qu'en effet j'étais bien résolu à ne pas aller plus longtemps à l'aventure. Je demande au brave homme : « Avez-vous des chevaux ? — Je n'en ai qu'un. — Pourriez-vous du moins venir avec moi pour m'indiquer la maison où je veux dire la messe ? — Oui, mais dès que vous aurez passé la butte, vous verrez comme il faut la maison. — En ce cas, inutile de vous déranger, mon brave. Au revoir. » Tandis que je m'éloignais, je l'entendis crier derrière moi : « A la rigueur, vous pourriez aussi rester ici. » Je m'en garderai bien, me disais-je, un catholique qui n'a pas plus de prévenance pour le prêtre ne mérite pas cet honneur ; d'ailleurs, ce n'était pas là que je devais dire la messe.

En avant donc, profitons des dernières lueurs du jour. Arrivé sur la butte, j'aperçus une maison, et bien qu'elle me parût peu éloignée pour une distance de 2 milles où se trouvait la maison que je cherchais, j'eus cependant confiance dans la parole de mon Russe. Chemin faisant, il me semblait distinguer une étable, des meules de foin ; donc, à tout le moins, la maison était habitée.

A travers la neige et sans trace de traîneau, j'arrive à cette maison ; en vain je cherchais à voir la fumée s'échapper de la cheminée : il n'y avait pas de fumée, il n'y avait rien, ni personne. Sans perdre plus de temps, je me remets en route, en profitant cette fois d'une trace de traîneau — je le croyais du moins — qui me conduisit lentement jusqu'au bord, et subitement au fond d'un fossé rempli de neige. Quand je sortis du ravin, la nuit était venue. La

prudence me conseillait de revenir sur mes pas ; qui sait si je ne trouverais pas même quelque chose à manger dans cette maison ? — Parfait, mais où est-elle ? Plus moyen de voir au loin, mes efforts, mes recherches sont en pure perte. Il me faut bon gré mal gré retourner chez celui qui m'a si mal renseigné. Sans orientation bien sûre, je crois me diriger de ce côté-là. Si encore la lumière des étoiles était moins éblouissante, peut-être apercevrais-je la lueur de la lampe qui doit éclairer la maison. Mais l'éclat du ciel me fait craindre une tempête. De 5 heures à 11 heures de la nuit, par où ai-je passé ? Dieu le sait. Je priai avec cette ferveur que connaissent ceux qui sont en danger. De temps en temps, un arrêt ; je sonne ma clochette, j'appelle, je chante. Aucun écho ne répond à ma voix. J'étais perdu, égaré dans un désert de neige ; pas d'avoine ni de foin pour mon cheval ; pas une miette de pain pour moi, et pour me protéger contre le froid intense, une seule couverture. Quelle allait être ma situation si une tempête se déchaînait ? Imprudence, me direz-vous, de se mettre en route sans aucune provision. Au départ de ma mission, j'étais pourvu, j'avais même rendu au P. Schweers une couverture et distribué mes provisions pour en reprendre de plus fraîches. Toutefois, ma stupéfaction de ne pas trouver mes confrères fut si grande que j'oubliai tout au moment du retour. Quoi qu'il en soit, vers 11 heures du soir, je me trouvais dans un marais à foin ; la neige y atteignait de 2 à 3 pieds.

Le cheval, éreinté d'une marche de 10 heures consécutives, — sans parler des 3 autres du matin — s'arrêta net. Cette bête très docile, qui d'ordinaire ne pouvait supporter d'être touchée du fouet, y est absolument insensible ; elle ne veut plus avancer.

A midi 1/2, dans la maison de deux jeunes Suisses, j'avais pris un maigre dîner : soupe au sel, un peu de café et de lait condensé. La pauvre maison n'avait ni graisse, ni beurre, ni viande. On avait pourtant trouvé de l'avoine

pour le cheval. C'était de là que j'étais parti vers 1 heure, pour arriver à 4 heures à la maison du Russe. Depuis ce temps, le cheval avait fatigué ; la sueur avait collé à son corps la neige que soulevaient ses pieds, si bien qu'il était comme caparaçonné d'une épaisse couche de glace. Il était épuisé, et les coups de fouet n'auraient fait qu'ajouter à son piteux état. Le laissant là, je remonte sur le bord du marais à foin pour interroger l'horizon. A mon retour, le cheval est parti. A force de le chercher, je le découvre à une dizaine de minutes de marche. Ramenant alors cheval et traîneau vers le bord, tandis que je me recommandais au bon saint Joseph, j'aperçois un monticule sur la nappe de neige unie. C'est une meule de foin, Dieu merci. Le cheval s'y précipite et mange à son appétit. Pour moi, le jeûne se prolongeait, mais c'était déjà une satisfaction de voir ma pauvre bête se rassasier à souhait. Il me fallait passer là le reste de la nuit. Je protège le cheval avec mon unique couverture ; le traîneau est dressé pour nous abriter contre la bise froide qui se met à souffler tout autour de la meule. Le siège du traîneau sera le fond de ma couche avec un peu de foin. Si la meule n'eût pas été aussi tassée, il eût été préférable d'y ménager ma couche, mais à cette heure, la fatigue m'interdisait un travail si long et si pénible.

La bête mangeait depuis une demi-heure environ, lorsqu'elle se mit à piétiner et à vouloir se rouler. Le froid, la couche de glace qui l'enveloppe lui ont donné les coliques. J'avais beau frotter de toutes mes forces, comment faire fondre la glace par une température de 45 degrés au dessous de zéro ? Les frictions énergiques et répétées firent cependant du bien à la pauvre bête. Elle recommença à manger, à ma grande satisfaction, car jamais je n'avais autant tenu à ma bête qu'en ce moment où elle devait contribuer à me tirer de ce danger.

Le vent qui jusqu'alors avait soufflé du nord-ouest tourne brusquement et donne en plein le long de la meule. Le

cheval se retourne. Le vent du sud-ouest, c'est la tempête que m'avait présagée le scintillement si éclatant des étoiles. Le ciel se couvre en effet : dès 2 heures du matin le vendredi, je suis en proie au tourment du vent chargé de neige. Je cherche une place sous la tête du cheval, et quelle place ! chaque fois que la pauvre bête tire une bouchée de foin la poudrerie s'abat sur moi ; et puis, de temps en temps je dois me lever, me donner du mouvement pour ne pas geler.

Les heures passaient lentement sans amener de changement à ma situation. Au lever de la lune, vers 6 heures, je caressais l'espoir de voir un peu mieux où je me trouvais. Rien. Vers 8 heures le soleil pourrait remédier à bien des choses, mais ce ne fut qu'un redoublement de rage de la tempête. Rester plus longtemps, ce serait la mort. Mon cheval a failli se geler les pattes de derrière trop peu abritées par l'étroite meule de foin. On part contre le vent, vers le nord-ouest. Il y avait non loin de l'endroit où j'avais fait halte cette nuit, d'autres meules de foin, que je n'avais pas aperçues, préoccupé que j'étais de chercher une lumière dans la direction du levant. C'était bien saint Joseph, que j'avais invoqué, qui m'avait protégé, en sauvant mon cheval. Fort de cette protection céleste, je continue mon voyage vers l'ouest. C'est la prairie sans arbres, sans broussailles, coupée seulement de ravins, de fossés, de marais et de lacs. En cette journée du vendredi, Notre-Seigneur porte sa croix, après avoir été en agonie le jeudi soir. N'est-ce pas une consolation pour le disciple, dans sa détresse, de communier aux souffrances du maître ?

En avant donc. Il est 11 heures. Voici une maison, faite de tourbes. Pas de fenêtres, pas de foin, pas d'étable. A quoi bon s'y attarder ? A partir de ce moment ; était-ce le désir de rencontrer un gîte, était-ce la faiblesse de mon jeûne prolongé dans une température si rigoureuse ? Le fait est que le moindre amas, quelque plante desséchée me semblent offrir l'aspect de maisons. Hélas ! les illusions se

succèdent les unes aux autres, et réussissent presque à me faire perdre tout sang-froid. Trompé tant de fois, vers 4 heures m'apparait une maison, cette fois dans la direction du vent. Je n'ose plus y croire. Le soleil va se cacher. Où suis-je et où irai-je ? Saint Joseph, je vous remets les guides que je ne sais plus conduire. Comme l'enfant sous la protection de sa mère, je me confie en vous et pour la direction et pour tout.

Chose singulière : le temps ne me parut plus long. Quand vers 6 heures le cheval s'arrêta, il me semblait qu'à peine une demi-heure s'était passée, comme il arrive au voyageur qui se trouve en bonne compagnie. Et pourtant peu à peu l'affreuse réalité vint m'arracher à mon rêve. J'étais seul, bien seul pour une seconde nuit de plus de 12 heures ; sans vivres, sans abri, sans rien que ma confiance dans le secours du ciel, au moins pour l'autre vie. Les larmes qui coulaient brûlantes de mes yeux, me firent du moins regarder avec plus de courage la mort, le jugement, l'éternité. Ne voyant plus le moyen de sauver ma vie, mon espérance du moins se reportait sur le salut de mon âme. D'ailleurs cet état ne dura qu'une minute. Tandis que je protégeais mon cheval de ma couverture, je me rendis compte que le découragement c'était ma perte, je me mis à chanter. Un cantique fini, un autre suivait et souvent le *De Profundis* venait ranimer ma confiance comme la nuit précédente, quand j'étais au fond d'un ravin.

N'était-ce pas à cette époque de l'année que mon protecteur le bon saint Joseph avait conduit en Egypte l'Enfant Jésus et son Immaculée Mère ? Arrière donc la tristesse, et volontiers, me semble-t-il, j'aurais dansé, si ma faiblesse devenue plus grande ne m'eût exposé à tomber dans la neige.

A 8 heures, mon cheval mange la dernière portion de foin recueillie à la meule ; et à la manière dont la pauvre bête tourne la tête quand j'ai fini la distribution, elle semble dire qu'elle en prendrait volontiers un peu plus. Et pour moi ? Rien.

Tout à coup une pensée rapide comme l'éclair traverse mon esprit. Dire la messe au milieu de ces neiges, il n'y faut pas songer; il me reste toutefois le vin de messe et les hosties. Me débarrasser de mes mitaines, délier les courroies qui entourent ma chapelle portative, fut l'affaire d'un moment. Mes mains à découvert se gèlent, car le froid et la tempête n'ont rien relâché de leur fureur. Sans perdre de temps, je frotte mes doigts glacés avec de la neige jusqu'à ce que le sang y circule de nouveau. Ceux-là seuls peuvent comprendre quelles souffrances aiguës on ressent en ce moment, qui en ont fait l'expérience. Il semble, quand le sang revient dans un membre glacé, qu'il va se répandre au dehors, et j'avoue que je regardais s'il n'en était pas ainsi. Mes mitaines remises, les doigts reprirent leur flexibilité ordinaire, et la seule sensation qui me resta ressemblait à celle que produirait le sable aux extrémités des doigts. La peau est partie 4 ou 5 fois dans le cours des 2 mois qui ont suivi ces journées.

Il fallait recommencer; mais désormais avec plus de précaution, en remettant mes mitaines dès que le froid raidissait mes mains. Quand je trouvai le vin, il était complétement gelé à 2 ou 3 gouttes près. En outre de quelques petites hosties, il y en avait trois grandes. J'en pris 2 de ces grandes, réservant la dernière, pour le cas où il plairait à Dieu de m'accorder de dire la messe encore une fois; puis quelques petites. Sur le point de les porter à la bouche, je me dis : A quoi bon? c'est trop peu pour me soutenir; et cela ne servira qu'à exciter ma faim.

Il était 9 heures du soir, l'heure du repos; une fois de plus mon traîneau allait me servir de lit. J'étais alourdi par la faiblesse; puis, bercé par le vent et la tempête, le sommeil m'envahit peu à peu. Et cependant le sommeil dans cet état de langueur, par un froid aussi rigoureux, c'était la mort.

Mon bon ange veillait; j'eus la sensation d'un léger soufflet sur la joue gauche qui me réveilla en sursaut et

me rappela à la réalité et à ses dangers. Je me promis donc de mieux me tenir sur mes gardes, et m'ingéniai de diverses façons à me tenir éveillé tout en m'abritant le mieux possible.

Tantôt, je m'asseyais sur mes pieds à la manière des sauvages, tantôt j'allais et venais le long de mon cheval, et par ce va et vient, un petit sentier se trouvait tracé sur la neige haute de trois pieds ; parfois même, la fatigue m'obligeant à m'asseoir, j'imprimais à mes jambes le mouvement de la marche pour me réchauffer. Faire davantage, je ne le pouvais plus. Il ne me restait qu'à attendre ainsi le lever du soleil en priant Dieu que cette tempête ne se prolongeât pas 2 ou 3 jours, comme il arrive souvent.

En proie à ces angoisses, ma pensée allait à ce vénérable prêtre du Manitoba, Mgr Goinon, qui s'étant gelé les jambes, vit encore aujourd'hui et a 83 ou 84 ans ; je revoyais aussi notre bon Frère Célestin Guillet du Lac Caribou qui, après être resté trois jours et trois nuits enseveli dans la neige, et avoir eu pieds et mains gelés, tomba sans connaissance en arrivant à la mission ; ce qui ne m'étonne guère, car quand le sang revient dans les veines, on ressent des douleurs indicibles.

A un moment donné, je fis éclater une allumette et reconnus avec stupeur que ma montre ne marquait que 10 h. du soir, tandis que je pensais qu'il devait être au moins 2 h. après minuit. C'était donc encore huit longues heures à attendre le lever de la lune, et plus encore les premières lueurs du jour. Le découragement faillit m'envahir encore, et volontiers, j'aurais fait à ma montre ce que le Huron fit au baromètre; en tout cas, je me promis bien de ne plus la regarder avant le jour. Longtemps après, il pouvait être 2 ou 3 h. du matin, le vent changea de direction et vint nous souffler en face. Fallait-il donc encore cette dernière misère? Le cheval se refuse à bouger jusqu'à ce que le traîneau ait été retourné. Quelque dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le même jeu se renouvela en sens contraire.

Il est absolument impossible de rester exposé en face de ce vent froid. Mais ce que dans ma détresse j'étais tenté d'appeler une ironie cruelle à ma situation déjà si désespérée, était au contraire les derniers jeux de la tempête. Oui, grâce à Dieu, quelques instants après elle était tombée.

Enfin, la lune se montra, petite lumière en pointe qui prit peu à peu la forme d'une faucille, les cornes tournées vers l'est. Le 5 ou 6 janvier on avait eu la pleine lune, et nous étions au 16 de ce mois, du nouvel an.

La lune se leva donc ; mais où se lève-t-elle, la lune ? A l'est, assurément. Cette fois-ci, elle se levait à l'ouest, du moins selon mes données ; lune et boussole sont contre moi : j'ai certainement tort. Cherchant à m'expliquer ma méprise, je ne trouve pas d'autre explication que celle-ci : le vent a dû changer vers 4 heures du soir, quand j'ai remis ma destinée entre les mains de saint Joseph. Et c'est pour mon salut, car j'allais tout droit vers une suite de précipices de 25 à 35 pieds de profondeur à pic, s'étendant sur près d'un demi-mille. En plein jour, on peut chercher et trouver peut-être le moyen d'y descendre et non sans difficulté; dans l'obscurité, il y avait cent chances contre une de s'y rompre le cou. Saint Joseph m'avait donc bien conduit.

La lune ayant dissipé les ténèbres de la nuit et mes illusions sur la direction à suivre, je me mis en route. L'endroit où j'avais passé la dernière nuit était situé entre trois collines; derrière s'étendait une plaine d'où le vent venait m'attaquer tout à son aise. Avançant vers le sud, j'aperçus, à peine à un mille de distance, une maison, mais sans étable. Rien à faire. Il faut gagner le sommet de la montagne qui est peu éloignée; j'y arrivai quand le soleil se leva radieux à me faire pleurer de joie et de reconnaissance. A l'ouest, c'est la frontière de l'Alberta ; en bas dans la plaine, le Creek, le ruisseau avec les saules qui le bordent, du nom de Eye Hill Creek, qui passe du sud au nord, au milieu de mes quatre missions d'alors. Tout à la joie de

voir où je me trouvais, je prends la direction des premières maisons que longe le ruisseau. Et cependant, en vue de ma terre promise, à deux pas de la délivrance, une douleur intense envahit mon côté gauche, bras et épaule. Deux heures durant, ils furent comme paralysés et m'arrachant parfois des cris. La faiblesse augmentait avec le temps, et je craignis de tomber en défaillance. Mais grâce à Dieu les forces devaient me revenir en présence d'un nouvel obstacle, le dernier à vaincre. Voici un lac au marais, desséché par endroits ; quel est ce lac ? il me semble le connaître, voilà tout. Mais comment franchir ces rivages escarpés ? Descendre de traîneau, fouler avec les pieds un chemin pour le traîneau, et en faisant ce dernier effort, il me semble que faiblesse et douleurs rhumatismales ont disparu. A la sortie du marais, le long du ruisseau qui le traverse, j'arrive près de deux maisons ; je suis désormais en pays connu, bien que les habitants soient des protestants. J'entre chez le premier, un presbytérien du nom de William Scott, dont l'hospitalité a été toute cordiale. Ses enfants n'avaient même pas peur de la robe noire.

Au bain on reconnut ce qui était gelé : le dedans des mains, un doigt de pied, et, au visage, le menton, les lèvres, le nez, le tour des yeux : le lendemain tout cela était noir ou brun. Les pieds ont été préservés : car ayant été gelés assez fortement le jour précédent, ils étaient en quelque sorte immunisés contre le froid.

J'appris aussi que la police s'était mise à ma recherche, et toutes les démarches restées vaines, on avait annoncé le jour de mon enterrement : *corpore non presente*. On avait compté sans la bonne Providence, sans la protection de notre Immaculée Mère et de saint Joseph, notre saint patron. *Soli Deo honor et gloria.*

A. FORNER, *O. M. I.*